

Guimau, le 13 novembre 1912.

Sylvaine, douce amie, gentille et douce amie du faune
biscornu, — fut trois fois! la féminité de ton cognomen m'a trompé;
trois fois encore, fut!

La lettre, ah! ta lettre. J'en m'en suis longtemps rigoloché
à queue terte et à braguette déboutonnée. J'en ai ri en long, en large,
en hauteur et en profondeur. Je m'en suis frotté la rate et désincerni-
fistibulé les mâchoires. Mes mandibules tremblaient de joie, mes
dents se déchaussaient, — oh! cette odeur pédestre, — d'attendrissement,
mes boyaux se boyantaient et mes méninges, pantagruéliquement, se
circonvolutionnaient.

Je n'irai pas jusqu'à dire que j'en ai pétié et pissé, en
signe d'allégresse, — c'est vrai pourtant. — J'ai reçu une excellente
éducation qui ne me permet pas de m'étendre sur de tels sujets.

Mais sors cependant que j'ai illuminé en l'honneur
de Bag, Gabry, Hourcade, Auguste, Olivier de la Paix, dont la haute
conillonnerie atteint des cimes où n'est pas monté Garros. H rende
en Garros, quasi! comme dirait (A) Willy.

Certes, j'ai conclu après t'avoir lu, — tiens, ça rime! Une
vieille habitude, — que le maboulisme intégral n'était pas inconnu d'
Olivier, Auguste, Hourcade, Gabry, Bag, etc. Il y a le Renouvier de l'i-
diotisme et le Bergson du crétinisme. Et encore je le flatte. Ou moins,
il pourrait le croire.

Je vais bientôt — par ce courrier — lui écrire une lettre qui co-
mmencera ainsi:

"Mon cher (Auguste, Olivier) Gabry-Bag-Hourcade"
et je me paierai, en douceur, de ce qui lui sera de grand,

Je te remercie de la sympathie, mettons mieux, de la camaraderie que tu me témoignes. Je saurais te le prouver, si jamais tu fais encore paraître un livre, écris moi. Non content de lui consacrer quelques lignes, j'écrirai personnellement à quelques uns des directeurs de jeunes revues pour leur recommander ton recueil.

Je ne suis pas bluffeur comme Hourcade. Les vers de ma firme qui, depuis un an, paraissent toujours en première page du "Beffroi" m'ont valu à Paris une renommée d'autant plus grande qu'on ne me connaît que par ouï dire, que je ne m'entremets auprès de personne et que je refuse de donner de mes poèmes aux jeunes revues que je reçois gratuitement ou auxquelles je suis abonné.

Je ne veux pour preuve de ma popularité croissante que les nombreuses lettres auxquelles il me faut actuellement répondre. C'est une popularité de bon aloi, due à mon effacement, à ma modestie, au travail, au désir de perfection que décrie le moindre de mes vers, et aussi, — oh! de ça j'en ai di'orgueil, — à ma connaissance de notre langue française, si savoureuse et si substantielle.

Le développement revient à te dire que si je parviens à ce que je veux, — l'heure en est peut-être plus proche que je ne le crois, — je n'oublierai pas les jeunes, ceux qui ne sont pas détournés de moi malgré mon détachement, ma simplicité, malgré ma croyance en ce qu'il n'était pas nécessaire d'être excentrique pour être poète. Et tu es de ceux-là. Encore une fois, du fond de mon cœur et de mon émotion, du fond de ces terres brûlées où, semble-t'il, on doit oublier ceux qui y sont, je te remercie...

Il est des jours où je regrette Bordeaux, non pour la ville elle-même, qui m'est indifférente, mais pour une petite amie, qui m'aimait bien et que j'aimais bien.

Nous nous aimions bien. Nous nous le sommes maintes fois prouvés, ~~elle~~ en lui frappant le cul, elle, en me sugant la queue. Elle avait de jolies petites dents et... Enfin! c'est loin.

Je me souviens de la fois où en demeurant dix minutes de plus, j'ai brisé sept tances, sept bonnes tances avec elle. Le jour

là, quand elle est partie, toute rose, toute jolie, elle était exténuée à la 2^e fois et joyeuse d'une joie... profonde. Nous nous aimions bien.

Les amourettes vers laissent des souvenirs agréables. C'est chaud et ça a une odeur de cuisses, la bonne odeur!

Donne moi des nouvelles. Pujolle m'oublie. Est ce qu'il m'en voudrait sans cause? Je ne le peux croire. Je ne peux croire non plus que Burdigala t'absorbe au point que son temps lui fuit entre ses doigts.

Bertin est monté en grade.

Par ce courrier j'ai envoyé des vers: au "Mondain", - tu les verras, - et au "Beffroi". Quant à "Burdigala" je lui fais parvenir une prière sur Mathurin Régnier. Elle est écrite en vieux français. Je suis sûr qu'elle te plaira pourvu qu'une vague pudibonderie n'emascule pas certains mots un peu trop crus et certaines images trop vives. "Burdigala" n'est pas une revue pour jeunes filles. Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles. Je ne vois pas pourquoi on amoindrirait, par pudeur idiote, la sève de ce que j'ai écrit.

Montre à Pujolle les lignes précédentes. Ses lettres sont déjà cachetées. Je n'ai pas eu le temps de lui formuler ma pensée à ce sujet.

Envoie-moi de temps à autre quelques unes de tes œuvres nouvelles. Lis les vieux poètes. Rutebeuf, Villon, Marot, Montehrestien, Mellin de Saint Gelais, Louise Labbé, Honoré d'Urfé, Passerat, Desportes, Judelle, d'Aubigné, Garnier et les grands noms de la pléiade. Lis Racan et Tristan l'Hermite. Tous ces vieux auteurs te formeront le goût.

Fais beaucoup de sonnets. C'est un exercice précieux et nécessaire. Il apprend à enfermer en quatorze vers une ou plusieurs pensées rigoureusement développées jusqu'à l'état de l'idée finale.

Fais des rondeaux et des rondels, surtout des trios et des ballades. Ils assouplissent la "manière".

Enfin, puisque tu es musicien, lis Stuart Merrill et ses flammes. Le poète a fait de l'alliteration un procédé. Tu n'y verras qu'une façon de rendre plus musical ton vers, lorsque besoin en est. Et sur ces conseils d'ami, fruits d'une déjà vieille expérience, je te souhaite une bonne année en te serrant la main.

Tuus. R. Maran

C'est le V^{er} ~~est~~
de Dargès

